

## LES HISTORIENS ET LA FICTION

Usages, tentation, nécessité...

**Alain Corbin**

**Gallimard** | « *Le Débat* »

2011/3 n° 165 | pages 57 à 61

ISSN 0246-2346

ISBN 9782070134144

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-le-debat-2011-3-page-57.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Alain Corbin, « Les historiens et la fiction. Usages, tentation, nécessité... », *Le Débat* 2011/3 (n° 165), p. 57-61.

DOI 10.3917/deba.165.0057  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Gallimard.

© Gallimard. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Alain Corbin

# Les historiens et la fiction

*Usages, tentation, nécessité...*

Les usages successifs de la littérature par les historiens, la tentation et, désormais, la nécessité que certains d'entre eux éprouvent de recourir à la fiction dessinent un objet fort complexe. Il convient de procéder méthodiquement en vue de démêler cet écheveau.

Lorsqu'ils s'interrogent – notamment à l'occasion des nombreuses enquêtes qui, depuis le début des années 1990, relèvent de l'ego-histoire –, beaucoup d'historiens sont amenés à reconnaître que la naissance de leur vocation résulte de la lecture des romans historiques. C'est la littérature de fiction qui les a invités à une plongée initiale dans les époques disparues et c'est le charme de ces voyages aventureux qui a décidé de leur curiosité définitive. *Ivanhoé*, *Notre-Dame de Paris*, *Les Trois Mousquetaires*, les livres de Paul Féval et d'Erckmann-Chatrion ont exercé une véritable fascination sur les jeunes gens devenus les historiens d'aujourd'hui. Ces œuvres si prégnantes ne doivent pas, toute-

fois, faire oublier l'importance de l'épopée et du théâtre antique; nous y reviendrons. La lecture d'Homère, de Sophocle, de Shakespeare, comme celle des nombreux ouvrages consacrés aux exploits et aux souffrances des soldats de la Grande Armée ou des combattants des tranchées ont aussi contribué à l'éveil des plaisirs comme de l'horreur suscités par l'évocation du passé.

Longtemps, les historiens de métier, tout en se disant soucieux de se plier aux impératifs de l'histoire méthodique, ont fait entrer, sans grande précaution, la littérature romanesque dans le corpus de leurs sources. Il suffit de lire les médiévistes du milieu du siècle dernier pour constater l'usage désinvolte qu'ils faisaient des romans de la Table Ronde ou des fabliaux. On ne se préoccupait guère, en ce temps, de la distinction plus tard opérée par Jacques Le Goff entre le réel, le miraculeux et le merveilleux. Les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle, quant à eux, puisaient à pleins bras dans *La Comédie humaine* comme

---

Alain Corbin vient de publier *Les Conférences de Morterolles, hiver 1895-1896. À l'écoute d'un monde disparu* (Flammarion, 2011). Parmi ses derniers ouvrages : *Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu, 1798-1876* (Flammarion, 2008).

---

dans *Les Rougon-Macquart* afin d'étayer leur discours.

Ce n'est que vers le milieu des années 1970 que s'est imposée la précaution. Les premiers, les spécialistes de l'analyse littéraire ont sonné l'alarme. Ils se sont dits déçus de voir leurs collègues historiens recourir sans ménagement aux textes de fiction. C'est alors que l'on a fait remarquer avec insistance que la littérature romanesque n'était jamais preuve de pratique, même lorsque les auteurs revendiquaient la peinture de la réalité, multipliant les effets de réel. On mit donc en garde contre les erreurs résultant des tactiques d'illusion du vrai, habilement utilisées par les romanciers qui se posaient en peintres de leur temps.

En outre, l'insistance de la littérature de fiction sur un objet peut tout autant compenser une absence que souligner une omniprésence. C'est ainsi que l'on a pu prétendre que l'accent mis sur l'amour romantique durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle pouvait aussi bien refléter sa prolifération dans le corps social que témoigner d'un manque douloureux de satisfaction affective.

C'est alors que s'est affinée la réflexion et que se sont opérés les partages qui fonctionnent aujourd'hui encore. La littérature de fiction, épique, théâtrale, romanesque, n'est pas preuve de pratique – bien que les auteurs se sentent, en général, tenus à un impératif de crédibilité à l'égard de leurs lecteurs –, mais elle a très largement dessiné des modèles de pratiques et de comportements. On a, ainsi, pu attribuer – sans doute à tort – au succès de *Madame Bovary* la prolifération des adultères dans la profondeur de la province et, avec plus de vérité, à l'abondante littérature consacrée aux « demi-vierges » celle du flirt « fin de siècle ».

Tout ce qui précède dessine les contours d'un débat épuisé. Le plus naïf des historiens sait désormais qu'il lui faut prendre d'élémentaires précautions lorsqu'il entend faire entrer la littérature de fiction dans l'éventail de ses sources. L'essentiel relève de tout autre chose ; et, tout d'abord, de l'importance prise par l'histoire des représentations, de l'attraction exercée sur les chercheurs par celle des imaginaires d'autrefois. La curiosité n'est pas véritablement nouvelle. Elle est une manière de renouer avec l'histoire romantique qui visait à la résurrection du passé, puis avec ce que l'on a qualifié d'histoire des mentalités. La simple lecture des pages consacrées par Michelet au café, au tabac, aux émotions suscitées par l'écoute de la mer, à l'effet des cloches de Flandres et à bien d'autres choses, comme celle du chapitre de Lucien Febvre évoquant la manière de humer et de lécher de l'homme du XVI<sup>e</sup> siècle conduisent à réorienter la réflexion sur les usages de la littérature ; l'essentiel étant, dès lors, de reconstituer, à la manière du des Esseintes de Huysmans, la façon dont sont accueillis les messages sensoriels à une époque donnée, dont ils suscitent des émotions qui possèdent, elles-mêmes, leur histoire, dont se tissent les sentiments caractéristiques d'un temps et d'un milieu.

Une telle démarche, qui définit ce que David Howes considère comme un « *sensual turn* » de la discipline historique, tandis que d'autres parlent aussi d'un « tournant émotionnel », pose comme essentiel l'évitement de l'anachronisme psychologique, de l'indignation rétrospective comme de la posture compassionnelle. L'analyse de la hiérarchie qui se dessine, en un temps donné, entre les sens, la balance établie entre eux, les correspondances qui les nouent, les modalités de l'attention que l'on porte à leurs messages et, pour couronner le tout, les représentations et les

modes d'appréciation du cosmos, du minéral, du végétal, de l'animal et de l'humain qui sont celles d'un individu ou d'un groupe obligent à l'invention de sources.

Un tel déplacement du centre de gravité de la recherche historique, une telle évolution interne conduisent à souligner les insuffisances des sources jusqu'alors considérées comme essentielles et imposent de nouveaux recours. Comment étudier – et ce n'est qu'un exemple – l'histoire de la construction individuelle et sociale de la douleur avec les sources usuelles? D'autant qu'il est aujourd'hui fort difficile à un historien ou à un lecteur construit par l'antalgie, l'analgésie, l'anesthésie, soumis à un tout autre système de normes du cri et de la plainte, de comprendre les modalités de la souffrance d'autrefois et de ses expressions.

Dans de telles perspectives, l'écriture de soi et la fiction s'offrent de manière tentante au chercheur. Le journal intime, l'autobiographie – fût-ce celle des gens ordinaires –, les correspondances, les agendas et les albums ont été abondamment utilisés par les historiens fascinés par la singularité ou désireux de repérer l'historicité des dispositifs affectifs. Comment trouver ailleurs – et il ne s'agit, encore une fois, que d'un exemple – ce qui relève de l'histoire de la météosensibilité? Point n'est besoin d'insister.

Concernant de tels objets, ce n'est pas – outre l'écriture de soi – la littérature de fiction qui se révèle la source la plus riche : c'est la poésie. Qui veut, ainsi, repérer l'évolution de la sensibilité au minéral, au végétal, celle des émois suscités, aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, par le contact de l'eau trouvera plus dans la poésie lyrique que dans le roman. La saisie de l'historicité des joies et des bonheurs simples, du plaisir né du séjour dans le « *locus amoenus* », qui court de Théocrite et d'Horace à Paul Valéry, ne peut s'effectuer

sans recours à la poésie. Dans la même perspective, c'est bien ce type de source qui permettra de construire cette histoire des représentations, des prestiges, des usages et des valeurs du silence que l'on attend toujours. Il serait trop long d'illustrer ici cet apport de la poésie en de tels domaines. J'ai pu, pour ma part, le reconnaître lors d'une recherche sur l'historicité des émotions suscitées par l'écoute et la caresse de l'arbre.

La tentation du recours à la littérature est donc aisée à justifier. L'historien se trouve ici fort éloigné des frilosités de l'histoire méthodique et de ses exigences concernant le statut de la preuve, issu de la sphère juridique. À dire vrai, les spécialistes ont depuis fort longtemps repéré la dualité des courants, la disparité des objets et la diversité des méthodes qui ont ordonné la recherche historique. Gabriel Monod, présenté comme un parangon de l'histoire qualifiée à tort de positiviste, ancien élève de Michelet, fut le maître de Lucien Febvre ; et l'on sait que le courant de la psychologie historique, entretenu par les belles préfaces d'Henri Berr à plusieurs livres de la collection « L'évolution de l'humanité », n'a cessé d'alimenter l'historiographie française. À ce point de vue, l'école des Annales, du moins le fil qui relie Marc Bloch et Lucien Febvre à Robert Mandrou, Georges Duby et Alphonse Dupront, s'inscrit dans cette filiation.

Toutefois, les usages bénéfiques de la littérature de fiction de la part des historiens des représentations, des émotions et des sentiments n'épuisent pas l'objet de ma rapide réflexion. Il arrive que l'usage ne concerne pas que les sources éventuelles. Lorsque l'historien bute sur l'énigme, se trouve confronté au paroxysme, lorsqu'il lui faut se mesurer à l'angoisse, à l'hor-

reur, à l'*akmè* indicible du plaisir, son premier mouvement est de nier l'historicité de ces objets dans la mesure où l'archive fait défaut. Il faut, dès lors, se demander si l'historien doit se muer en auteur de fiction pour aller plus avant.

Cette nécessité de la fiction peut ainsi se présenter à lui en deux occurrences de nature différente. Lorsqu'il mène une quête sur les émotions, les sentiments, les représentations d'un individu qui non seulement n'a pas laissé de traces, mais appartient à un groupe au sein duquel personne n'a produit d'écriture de soi, la recherche se révèle désespérée. La plupart des individus du passé, hormis ceux qui ont appartenu à l'étroite élite culturelle capable de se dire, ont disparu sans qu'il soit possible de connaître leurs sentiments, leurs éventuelles passions, leurs émotions, les représentations qu'ils se faisaient d'eux-mêmes, de leur entourage et du monde. Très rares sont ceux sur lesquels les archives judiciaires, hospitalières, philanthropiques ou religieuses fournissent quelques indications. Dans de telles conditions d'obscurité, que peut faire l'historien ? La tentation de passer au roman s'offre à lui.

À mon sens, il n'est pas, en cette occurrence, obligé d'y céder car emprunter la voie de la littérature de fiction, épique ou romanesque, c'est soumettre l'écriture à un projet esthétique qui ne correspond pas à la visée de l'historien. Le romancier ne doit pas se sentir tenu aux précautions qui sont celles de ce dernier, aux mises en garde que celui-ci se doit d'adresser à son lecteur. L'initiation à l'exotisme du passé nécessite un long travail qui déborde celui que l'on peut attendre de l'auteur du roman historique.

À ce propos, les formes de curiosité qui sont, depuis quelque dix ans, celles des téléspectateurs ont évolué et illustrent ce que je veux dire.

Plusieurs réalisateurs d'émissions historiques m'ont assuré qu'il était désormais impossible, malheureusement, de se cantonner à l'exhibition des objets et des documents concernant le sujet ou l'objet du téléfilm, aux explications savantes des spécialistes, aux portraits des personnages et à la visite des lieux. Il faut incarner sur l'écran les protagonistes de l'histoire, c'est-à-dire réaliser un « docu-fiction » dans lequel des acteurs donnent à voir Cléopâtre, Jules César, François I<sup>er</sup>, Robespierre ou Napoléon. On l'aura compris, ici, l'incarnation, toujours approximative, conduit droit à l'anachronisme psychologique. Le spectateur, dispensé d'effort d'imagination, tend, sans précaution, à l'identification à un acteur auquel il est impossible de demander de traduire des émotions ou des sentiments oubliés.

Revenons à l'individu irrémédiablement disparu, qui constitue l'objet de la recherche. Il reste la possibilité d'installer sur lui une caméra subjective, en quelque sorte ; c'est-à-dire de reconstituer ce qu'au cours de sa vie il a pu constater, observer, éprouver, d'établir les relations qu'il lui a été possible de nouer, de repérer les événements qu'il a vécus, dans le milieu au sein duquel il était installé, d'imaginer ce qu'il a pu savoir, et surtout ce qu'il a nécessairement ignoré, etc. En bref, en s'appuyant sur le probable, l'historien peut alors fournir à son lecteur les éléments qui permettront à celui-ci d'écrire lui-même, dans sa tête, le roman historique retraçant la vie de l'individu étudié. Ainsi est-il possible d'imaginer un lien de nature particulière entre le disparu, l'historien et le lecteur. En cette tentative, tout repose sur la probabilité et non sur la certitude.

Il est des occasions dans lesquelles, cette fois, il ne s'agit plus de tentation de l'écriture de

fiction mais de son apparente nécessité. Lorsque l'historien a choisi pour objet non l'ordinaire mais le paroxysme, lorsqu'il se trouve confronté à l'insondable énigme, à l'horreur, lorsqu'il se tient, en quelque sorte, au bord du gouffre, est-il d'autre recours que d'interroger l'homme qui est en lui, dans ce qu'il a de plus énigmatique, voire de plus monstrueux, pour proposer à son lecteur de cheminer en sa compagnie dans les cavernes obscures du psychisme par le moyen de la fiction ?

Les affres des gladiateurs, ceux des martyrs, les massacres des Temps modernes, dont celui de la Saint-Barthélemy constitue l'archétype, les excès de la Terreur, l'énigmatique autodestruction qui s'opère au sein de la Convention, les horreurs de la Première et de la Seconde Guerre mondiale sont-ils accessibles aux historiens dans la profondeur de leurs monstruosités, ou ceux-ci se trouvent-ils acculés à la fiction ? C'est une question forte qui se pose particulièrement aujourd'hui. Est-il une histoire des bombardements qui puisse mieux faire éprouver au lecteur ce qui en constitue la gamme émotionnelle que leur évocation par Céline dans *Rigodon* ? Est-il façon de mieux comprendre la haine qui inspire les protagonistes des guerres de Religion que de lire avec attention les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné ? La question reste ouverte.

Je serai, pour ma part, tenté de dire que l'historien, imprégné du contenu de ses mul-

tiples sources, surtout s'il est lui-même détenteur de riches archives intérieures, ayant abandonné toute forme d'indignation, faisant fi de la crainte de côtoyer le monstre, fût-ce celui qui est tapi en lui, peut tenter de faire l'histoire du paroxysme, de la catastrophe, de la liesse du massacre sans se sentir véritablement acculé à embrayer sur la fiction. Ainsi, Stéphane Audoin-Rouzeau et les chercheurs qui l'entourent ont montré combien l'archéologie, la muséologie, l'anthropologie, l'étude psychiatrique des traumatismes pouvaient apporter à la compréhension de l'horreur. La position des cadavres des combattants de 14-18, les modalités de leur enfouissement, la nature de leurs blessures, l'étude minutieuse de chacune des meurtrissures selon les types d'armes, l'entremêlement des hommes et des animaux, le saccage des végétaux et bien d'autres données, obtenues avec méthode, permettent l'identification aux soldats des tranchées sans qu'il y ait ici recours à l'écriture de fiction.

Tout compte fait, il est sans doute, pour l'historien, une manière de faciliter à son lecteur le grand voyage dans le passé, de se faire son mentor, de lui dévoiler les logiques de la différence, de lui expliquer ce qui constitue spontanément à ses yeux de l'étrangeté, de le mettre en garde contre l'indignation sans, pour autant, s'abandonner à la fiction.

*Alain Corbin.*